

Festival international du film de San Sebastián **La revanche des Latinos**

Pamela Pianezza

Number 287, November–December 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70601ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pianezza, P. (2013). Festival international du film de San Sebastián : la revanche des Latinos. *Séquences*, (287), 6–7.

Festival international du film de San Sebastián

La revanche des Latinos

Une film vénézuélien, un mexicain et deux espagnols au palmarès de la 61^e édition du Festival international du film de San Sebastián, sans compter les découvertes de la section consacrée aux premiers films... Et si le renouveau du cinéma se conjugait en espagnol ?

Pamela Pianezza

Dans les couloirs de l'élégant Musée San Telmo où se réunissent, en marge du Festival du film San Sebastián, les professionnels de l'industrie (producteurs, vendeurs, distributeurs...), il se murmurait sur un ton de conspirateur que « le cinéma latino-américain est, de loin, le plus dynamique en ce moment ». Excitant mais difficilement vérifiable, ce constat a tout de même été confirmé par cette 61^e édition du plus grand festival espagnol, ainsi que par son palmarès, largement dominé par l'Amérique latine, mais aussi par l'Espagne.

Le jury de Todd Haynes a en effet remis le Coquillage d'or à la Vénézuélienne Mariana Rondón – première femme latino-américaine et quatrième femme tout court à remporter ce prix – pour son bouleversant *Pelo malo*, récit cruel d'un désamour entre une mère et son fils dans un quartier miteux et dangereux de Caracas. Junior, métis de 9 ans (Samuel Lange Zambrano), a hérité de son père disparu une belle chevelure bouclée qu'il ne supporte pas. Lui ne rêve que d'une tignasse raide, comme les chanteurs à la télé... et comme son tout petit frère, le préféré de leur mère (Micaela Cajahuaranga). Rondón fait le triple portrait d'une enfance prématurément interrompue, d'une jeune veuve incapable de trouver sa place de femme et de mère dans une société gouvernée par la violence et les hommes, mais aussi d'un pays possédant l'un des plus forts taux de criminalité au monde. Une histoire infiniment triste, heureusement traversée par quelques moments de grâce.

WEEK-ENDS À L'HÔTEL

Le ton est beaucoup plus léger chez le Mexicain Fernando Eimbcke, Coquillage d'argent du meilleur réalisateur pour *Club Sandwich* et dont on avait perdu la trace depuis 2008 et le très beau *Lake Tahoe*. Il revient avec une nouvelle chronique initiatique, sorte de *Somewhere low profile* dans un hôtel cosy de bord de mer. Le film se déroule essentiellement au bord de la piscine ou dans la chambre que partagent Paloma et son fils Hector. La relation entre la mère et l'adolescent est si fusionnelle qu'elle en devient troublante – en tout bien tout honneur. Disons que la jeune femme – visiblement en manque de compagnie masculine adulte – a pris l'habitude de voir en sa progéniture un meilleur ami et confident qu'elle craint de perdre avec l'arrivée de Jazmin, jolie rondouillette délurée bien décidée à enchanter ses ennuyeuses vacances en s'initiant, en compagnie d'Hector, aux joies du sexe estival. Le tempo est lent et les dialogues sont distillés avec parcimonie, un peu comme sous un soleil accablant, quand tout fonctionne au ralenti. Un peu aussi, comme dans un autre très beau film mexicain à la photographie envoûtante, *Las Horas Muertas* d'Aarón Fernández. Là encore, un hôtel, ou plutôt un motel, où les chambres sont louées à l'heure à des couples que l'on imagine adultères. Sebastián, 17 ans, employé pour l'été, y console une belle Miranda de 35 ans dont l'amant se fait attendre, et dont le garçon s'éprend évidemment follement...



Pelo malo



Enemy

SURPRENANTS PREMIERS FILMS

Las Horas Muertas était programmé dans la section New Directors, consacrée aux premiers longs métrages. On y a notamment découvert deux autres pépites, à commencer par le gagnant *Of Horses and Men*, comédie équestre islandaise de Benedikt Erlingsson. On y suit une petite communauté d'hommes et de chevaux, mais aussi de femmes et de juments, confrontés au désir, à l'amour, à la mort... Un film improbable, imprévisible et drôle.

L'autre surprise venait de Lituanie. *The Gambler* d'Ignas Jonynas est un polar musclé situé à Klaipėda, sur les bords de la Baltique. Vincentas, médecin urgentiste, est également accro au jeu. Pourchassé par des créanciers de plus en plus pressants, il convainc ses collègues de parier sur la vie ou la mort de leurs patients, à partir d'informations médicales confidentielles mises en ligne sur un serveur secret. Mais le succès du site est tel que l'affaire leur échappe... Jonynas joue joyeusement avec les genres et les sous-genres du cinéma, parfois un peu maladroitement, mais avec une fougue qui happe le spectateur.

En compétition également, on trouvait *La herida* de Fernando Franco, un premier film très attendu puisque réalisé par le monteur de *Blancanieves* et récompensé du Prix d'interprétation féminine et du Prix du jury. Effectivement, la prestation de Marian Álvarez est époustouflante dans le rôle d'une jeune ambulancière autodestructrice et inapte au bonheur. Mais Franco se contente d'enregistrer les hauts et les bas de son personnage *borderline* sans jamais rien proposer de plus. Au final, son film ressemble à un court métrage beaucoup trop étiré.

CANNIBALES VS FEEL GOOD MOVIES

Comme représentant du cinéma espagnol, on lui préférera donc, de loin, le troublant *Caníbal* de Manuel Martín Guedes (Prix de la meilleure photographie). Le «héros», Carlos, est un gentleman raffiné jusqu'aux chaussettes, connu pour être le meilleur tailleur pour hommes de Grenade. Dans ses superbes costumes trois-pièces et malgré son caractère peu affable, il séduit tous ceux qui l'approchent, et notamment sa charmante

voisine roumaine. Le voici donc confronté à un dilemme : doit-il l'inviter à dîner ou la dévorer toute crue, comme il a pris l'habitude de le faire avec les jolies filles? Malgré sa longueur et son cruel manque d'humour, *Caníbal* est un film captivant et un thriller horrifique narré comme si de rien n'était. Un Prix du meilleur acteur aurait parfaitement convenu à l'incroyable Alejandro Hernández (qui se consolera sûrement en remportant un Goya espagnol), mais comment rivaliser avec l'irrésistible et infatigable Jim Broadbent, faisant des pieds et des mains dans *Le Week-end* pour reconquérir sa ravissante et cruelle épouse (fantastique Lindsay Duncan)? Impossible. Ce film, tourné dans les beaux quartiers de Paris, réalisé par Roger Michell et scénarisé par l'écrivain Hanif Kureishi, était l'un des rares *feel good movies* de la compétition. Le second était le très rose

bonbon *Vivir es fácil con los ojos cerrados* de David Trueba. Dans l'Espagne de 1966, un professeur d'anglais fan des Beatles se met en tête de rencontrer John Lennon, en tournage à Almería, et embarque avec lui deux jeunes fugueurs croisés par hasard. Le propos est naïf, mais terriblement attendrissant. Sans compter le charme opéré par une superbe reconstitution historique.

PRÉSENCES FRANÇAISES ET CANADIENNES

Enfin, notons qu'aux côtés des hispanophones, deux autres pays étaient particulièrement bien représentés. Le Canada, d'abord, Denis Villeneuve ayant été invité pour deux films. En compétition, l'étrange thriller psychanalytique *Enemy*, adapté de *Le Double* de José Saramago, et, en séance spéciale, le film à Oscars *Prisoners*, dans lequel Hugh Jackman part en quête de sa fille disparue, quelles qu'en soient les conséquences. Il est tentant de rapprocher ce film du moins convainquant *Devil's Knot* d'Atom Egoyan (en compétition). En 1993, en Arkansas, trois adolescents soupçonnés de satanisme avaient été accusés puis condamnés pour le meurtre de trois enfants. L'enquête avait visiblement été bâclée et, depuis 2007, de nouveaux éléments plaident en faveur des condamnés. Egoyan fait de ce fait divers une fiction superficielle qui n'apporte rien de plus que *West of Memphis*, le documentaire très fouillé d'Amy Berg, produit par Peter Jackson et sorti en salles en 2012.

La France, ensuite, avec – en compétition – l'irrésistible comédie politique *Quai d'Orsay* de Bertrand Tavernier, portée par un Thierry Lhermitte monté sur ressorts (adaptation de la bande dessinée de Christophe Blain et Abel Lanzac, le film a reçu le Prix du meilleur scénario) et le touchant *Mon âme par toi guérie* de François Dupeyron. Grégory Gadebois y incarne un costaud taiseux acceptant difficilement ses dons de guérisseur. La première partie du film offre une galerie de portraits très émouvante d'un prolétariat des *mobile homes* rarement montré : celui du sud de la France, à quelques pas des plages. La seconde oublie tous ces visages pour se concentrer sur une histoire d'amour inconsistante. Dommage.